

*Nouvelles*

Anne-Sophie GUÉNÉGUÈS

Jacque  
et autres choix  
de grands

Les Editions  
Persee

*La Mort du père*

Je ne pensais pas que la boîte serait aussi petite. C'est peut-être une question de perspective, je ne suis pas très bien placé. Ce serait malvenu de me lever maintenant pour aller voir, mais vraiment je la trouve petite. Quand j'étais moi-même petit garçon, dans la cour de l'école, je disais de mon père qu'il était krès krès grand. Enfant, au collège, je le voyais encore très grand. Puis, j'ai grandi à mon tour et je disais, comme mes copains de fac, que, pour sa génération, mon père était un homme grand. Pourtant, vu comme ça, à l'horizontal, il semble minuscule. Il a beau être au centre, à la croisée du transept, il en impose moins. Il impressionnait beaucoup, les hommes, les femmes et surtout les enfants. Il avait une gueule, comme on dit des acteurs laids dont on apprécie le talent. Sa grosse voix m'impressionnait tout particulièrement. On ne l'entendait pas souvent, mais on la savait là, dormante, susceptible de jaillir, de s'abattre sur l'un de nous, brisant le silence d'un repas ou d'une promenade en voiture. Nous savions, quand il rentrait les sourcils froncés du travail, que sa voix grave ferait trembler les verres avant le dessert ; nous savions qu'une grande colère ou qu'une grande décision se joindrait au dîner, et ces jours-là, nous manquions d'appétit. J'en venais à prier qu'une fièvre fulgurante m'envahisse et me cloue au lit avec une soupe. Mais il fallait une sacrée excuse, et une sacrée putain de fièvre, pour être dispensé de dîner chez nous. On n'échappait pas aux retrouvailles quotidiennes, aux vingt longues minutes de confrontation familiale. Non qu'il s'y passe ou s'y dise de grandes choses : En général mon père restait muet et nous l'imitions du mieux que nous pouvions. C'était comme ça, on n'y coupait pas, le dîner en famille était aussi sacré que la dinde de Noël ou le repos du premier mai. Comme dans les feuilletons américains, j'aurais pu me contenter d'attraper un yaourt dans le frigo ou de me faire un sandwich, voire d'avaler une pizza devant la télévision. Non, je n'y songeais même pas, chaque soir, je calquais le rythme de ma mastication sur celui de la grande horloge du salon pour me faire le plus discret possible. En attendant l'éruption. Elle était souvent brève, ce qui aurait dû la rendre moins redoutable. Brève, mais efficace, aussi radicale que le passage d'une tornade. Efficace comme chaque geste de mon père, elle était sans appel. L'opinel planté dans la table de ferme marquait la fin de la discussion. L'orage était passé. Les dents et au lit.

Je n'ai pas vu comment ils l'avaient habillé, ma sœur a dû lui choisir son unique costume. Il avait dit en l'achetant que ce costume bleu marine lui ferait au moins « quatre mariages et un enterrement », il aimait bien ce film. Ce doit être en réalité la troisième fois qu'il le porte ; il n'était pas très fort en prédictions. Pour preuve, moi, il me voyait épousant Séverine, la fille du couvreur, parce que c'était bon pour les affaires... D'ailleurs, je constate qu'ils ne sont pas venus les Tardivel. C'est étonnant. Je me demande à quoi elle ressemble aujourd'hui la fille du couvreur, cela doit bien faire huit ou neuf ans que je ne l'ai pas croisée.

Quand ma sœur a eu ses fils, elle leur a donné notre nom de famille (celui du père étant parfaitement imprononçable). Dès ce jour, mon père a cessé de me vanter les mérites de cette petite boule geignarde prénommée Séverine. Cela faisait un moment déjà qu'il était à court d'arguments. Rassuré d'avoir une descendance, il ne s'est plus jamais inquiété de mes relations ; je pouvais bien me faire curé puisque j'étais tonton. Ma vie amoureuse est devenue le cadet de ses soucis. Déjà qu'il ne s'était jamais vraiment senti concerné par mon éducation dans ce domaine. Il avait fait l'effort, à la demande de ma mère – je devais avoir quatorze ans – de me sensibiliser au respect de la femme, à la nécessité de se protéger et à la notion d'amour. Enfin, j'imagine que c'était l'objectif. Au moins celui de ma mère. Je me souviens mot pour mot de ce grand moment. C'était un matin de bonne heure, je me brossais les dents quand il m'a rejoint dans la salle de bains. Je me revois dodelinant des genoux dans mon caleçon, l'air coupable : J'avais dû faire la connerie du

siècle pour que mon père n'ait pas la patience d'attendre le dîner pour en parler. Puis j'ai remarqué qu'il avait l'air encore plus penaud que moi. Après une grande inspiration, il a livré son message : « Avec les filles, tu fais ce que tu veux, mais tant que tu vis sous mon toit, tu me ramènes ni morveux ni saloperie. » C'est seulement après quelques années, voyant que je ne ramenaient effectivement rien de tout cela, qu'il avait repris les choses en main et jeté *mon* dévolu sur la grosse Séverine. J'ai supporté quelques années quand même, quelques dîners durant, ses allusions pesantes et ses clins d'œil vulgaires.

Même après le départ de maman. Emportée par la maladie, elle a laissé un grand vide. Particulièrement dans la vie de ma sœur. En plus d'être très proches, elles étaient voisines (moi, j'ai quitté le village natal dès que j'ai pu). Après l'enterrement, ma sœur a été happée par un énorme vide. Elle avait beau être soudainement débordée, à gérer sa vie, celle de notre père et celle de l'entreprise familiale, ma sœur portait en elle un gouffre. Ou bien au contraire débordait-elle d'un surplus, un surplus d'amour et ne trouvait personne sur qui le reporter ; personne ne méritait ce sentiment si particulier qu'éprouve une fille pour sa mère. Sentiment renforcé, dans leur cas, par des mois et des mois de veille et de douleurs confiées. Personne n'en était assez digne. Alors ma sœur a créé quelqu'un, quelqu'un à qui destiner son trop-plein d'amour. Elle a rempli le vide. Elle a rempli son ventre. Paul Valéry a écrit<sup>1</sup> : « Qui fait un enfant fait un mort », et il a raison souvent : Elles sont nombreuses, les jeunes femmes, tiraillées par leurs sentiments, jonglant avec leur joie de porter la vie et leur tristesse de pleurer un mort. Combien sont-ils les bébés dont on dit qu'ils sont la réincarnation du grand-parent fraîchement disparu ? On recherche dans les yeux, dans le cheveu rare, dans les mimiques involontaires la trace de celui que le nouveau-né n'a pas connu ; il a manqué le nouveau-mort à quelques mois près, à quelques semaines près. Ils n'ont pas été contemporains car le nourrisson est la suite, l'avenir, il est le relais. Dans le cas de ma sœur, l'enterrement a eu lieu avant la fécondation. C'était quelques semaines plus tard, un type est passé par là, un géniteur. Elle a pris son sperme et son numéro de téléphone, et ils se sont revus, pour l'enfant. Enfin pour les enfants. Parce que dans les faits (c'était un très grand vide) ma sœur a créé deux quelqu'un d'un coup : Nicolaï et Ludwig. Ils n'étaient pas trop de deux pour panser les plaies, faire de la fille une mère et faire du veuf le plus comblé des grand-papis.

L'enterrement de sa femme, le mariage de sa fille : Mon père a porté son costume bleu marine deux fois avant aujourd'hui. Deux fois dans la même année. Il ne doit pas être aussi usé que le reste de sa garde-robe. Enfin, je ne sais pas si le terme « garde-robe » est approprié : J'ai l'impression d'avoir toujours connu mon père vêtu du même jean et du même pull, tricoté-main-tricoté-cœur par feu grand-mamie, d'une couleur indéfinissable, moutarde – moutarde séchée sur le haut du verre plutôt – avec, sur le devant, un empiècement de jacquard coloré, à faire pâlir de jalousie les jeunes clients des magasins Jules. Ah si ! L'été, il portait une chemise à manches courtes, qu'il avait de plus en plus de mal à fermer avec les années. Elle devait être rouge quand il l'a achetée, et les boutons avaient quatre trous. En juillet dernier, elle était couleur saumon à force de lavages et de soleil. Et trois des boutons n'avaient que deux trous. Je me souviens que ça m'avait choqué qu'un veuf de couturière ne soit pas plus attentif à ce genre de détail. J'aurais dû lui acheter des chemises pour Noël. Une année, j'avais failli tenter l'expérience. Prendre l'initiative. J'ai fait l'erreur de tâter le terrain avant. A la Toussaint, je lui avais demandé ce qui lui ferait plaisir.

« Une nouvelle chemise peut-être ?

— A quoi bon, j'en ai déjà une ! Garde ton argent ! »

Que j'ai finalement dépensé dans une belle bouteille de scotch âgé de dix-huit ans. Qui a rejoint sur l'étagère, à côté de la grande horloge de feu grand-mamie, la collection de belles bouteilles de scotch de tous âges. Il est probable que je les hérite. Je préfère ça à la garde-robe.

---

<sup>1</sup> Dans *Cahiers*.

## La Mort du père – Anne-Sophie Guénéguès

Ma sœur a jeté le pull moutarde de papa. Elle l'a mis à la poubelle avec les autres vêtements qu'il portait il y a trois-quatre jours : ils étaient tachés de sang. Exit la garde-robe. Elle a aussi versé quelques larmes dans le sac poubelle, les premières d'une longue série. Elle les laisse couler depuis bruyamment. Là, elle essaie de se retenir, à cause de l'écho et du silence ambiant, ce qui fait qu'elle secoue le banc que nous partageons de tout son chagrin contenu, ce qui est tout aussi pénible. J'exagère, ce qui est *vraiment* pénible, c'est qu'elle renifle toutes les douze secondes. Toutes les douze secondes exactement, je sais, je compte. Et maintenant que je le sais, je ne peux pas m'empêcher de compter !

Heureusement, pour me divertir, le prêtre prend enfin la parole. Comme une troupe de théâtre anxieuse derrière le rideau entrebâillé, il attendait, probablement caché dans une absidiole ou dans le confessionnal, il attendait que la salle se remplisse, il laissait la possibilité à d'éventuels retardataires de rejoindre les spectateurs. Puis, il avait fini par se dire qu'un délai de vingt minutes avait laissé le temps à tous d'arriver, et, comme un artiste oublié résigné, il avait fait son entrée, affichant une sincère tristesse (sans rapport avec l'événement) devant une grosse douzaine de témoins impatients.

Parmi eux, mes tantes, mes deux seules tantes sont là, mal dissimulées derrière une voilette identique. Je serais bien en peine de déterminer laquelle est Juliette, laquelle est Cassandra. L'une d'elles est venue avec sa fille, qui a jugé bon d'endimancher son mari et ses enfants pour l'occasion. Je n'ai pas le souvenir d'avoir jamais croisé cette fratrie, l'aîné peut-être, tout bébé, à l'enterrement de grand-mamie, celui-là tout le monde y était ! Faut dire qu'il y avait de l'enjeu ! Il était donc probablement là aussi s'il était né. Par contre son prénom, aucune idée. Il est devenu un bien bel adolescent, en tout cas, peu importe comme il se nomme. Ce n'était pas gagné d'avance quand on voit les parents... Mon autre tante, compétition oblige, est accompagnée de son fils. Il a accepté la sortie à la condition de pouvoir emmener sa nouvelle copine, qu'il tripote maintenant et qui glousse, à quelques bancs de nous. Il y a aussi dans le fond, très en retrait, une très vieille femme qui n'a rien à faire là, mais qui n'a rien d'autre à faire non plus, alors elle est là. Pour profiter du spectacle. Le prêtre a revêtu son plus beau costume rouge et or pour le plus grand bonheur de la très vieille dame ; depuis qu'il est entré, elle admire cette chasuble qu'on croirait empruntée à la petite église de Biville dans le Cotentin. Elle s'est rapprochée de deux bancs. L'habit semble aussi lourd que celui du bienheureux Thomas Hélye. Les gestes du prêtre en sont d'autant plus lents, et sa voix suit le rythme. De la relique du XII<sup>ème</sup> siècle, de la chasuble or et rouge, ou du prêtre endimanché, dur de déterminer lequel est le mieux conservé.

Les voisins de papa, ceux d'en face, les nouveaux, sont également présents, avec leur fils Pierre. Mon père avait dû leur faire un bon accueil et peut-être aussi quelques travaux. Je ne sais pas quel âge il a, leur fils Pierre, je ne suis pas très fort pour donner un âge aux gens, encore moins aux enfants, mais je parierais qu'il est à l'âge... chiant. Au début, je ne voyais pas trop bien pourquoi Pierre était là et pas à l'école, ni qui étaient les parents du gosse qui jouait à la marelle sur les pavés du vaisseau central avant de se lancer dans une escalade en règle de l'orgue paroissial, depuis, ça y est, je soupçonne Pierre d'être renvoyé de tous les établissements scolaires et j'ai repéré le couple. En règle générale, un couple, c'est un homme et une femme qui engueulent sur le même ton excédé-découragé le même gosse. Pierre, en l'occurrence. Ou, autre définition, c'est un homme et une femme qui se touchent en permanence, se bécotent bruyamment, chuchotent et rient sous cape bêtement, comme mon cousin et sa pétasse trois bancs plus loin. Ils m'exaspèrent ces deux-là.

Changement de programme, changement de bande-son : C'est ma sœur qui prend la parole pour quelques mots émouvants sur le grand homme de la petite boîte. Nous ne sommes alors plus que deux sur notre rangée, mon beau-frère et moi. On se jette un coup d'œil, on esquisse un sourire suivi d'un léger hochement de tête, puis on détourne le regard, simultanément, chorégraphie bien rôdée. Neuf ans qu'ils sont mariés. Nous ne parlons pas la même langue. Je crois qu'il est Estonien.

Ou Letton. Il est né à Tallinn et vit à Rida, ou l'inverse. Je n'ai jamais bien su. Et je m'en fous. Sinon je demanderais à ma sœur. Ça ne sert à rien que je m'intéresse, on ne le voit jamais, il ne vient en France que pour les vacances, ses vacances, trois semaines en septembre. Ce n'est pas la meilleure période pour profiter de ses fils, mais il peut se vanter de n'avoir raté aucune rentrée des classes. Personne n'a compris pourquoi il ne quittait pas son pays pour rejoindre définitivement sa famille, et la France. A contrario, que ma sœur n'évoque à aucun moment l'idée de partir vivre auprès de son époux n'a jamais choqué quiconque. Pour tous, moi inclus, ma sœur est une mère célibataire. Pourtant, ce n'est vrai qu'onze mois sur douze : En septembre, Nico et Ludo – une autre façon de nier – redeviennent Nicolaï et Ludwig. Je ne pense pas que ce soit son métier qui retienne mon beau-frère sur place. Il construit des autoroutes. Enfin, des routes plutôt j'imagine. Il est conducteur d'engins, je crois que c'est ça. Un gros engin avec une grosse cabine sûrement parce que mon beau-frère, c'est environ trois fois et demi mon poids. Ce qui me fait penser que je vais attendre qu'il se rassoit le premier sur le banc de bois, sinon je risque de voler. M'imaginer traverser la nef en vol plané alors que l'oratrice rappelle ô combien notre père avait les pieds sur terre, me laisse un rictus au coin des lèvres. « Indécent » le qualifie ma sœur redescendue parmi nous.

Pour l'instant je ris – intérieurement, ma sœur me surveille toujours du coin de son œil humide – mais il va de soi que je pleurerai à un moment. Sans m'y attendre peut-être, à cause d'une chanson à la radio ou devant une publicité pour les parfums Azzaro. Je me souviens que j'ai mis du temps à pleurer maman.

C'est en passant, un soir, plusieurs mois après, devant la porte fermée du boudoir de maman que l'émotion m'avait le plus gagné. Elle l'appelait « le boudoir », c'est là qu'elle s'isolait, mais elle ne boudait pas vraiment. Cette grande pièce contenait en réalité tout son nécessaire à couture et des dizaines de boîtes, de jolies boîtes à chaussures (taille 37 pour la plupart) recouvertes de papiers peints Liberty assortis. Sur chaque nouvelle boîte, elle collait une étiquette d'écolière, blanche avec deux fines bandes bleues le long des bords, et, à l'encre de chine, elle inscrivait dessus le contenu : Un simple mot, superbe, tout en courbes, en boucles, en pleins et déliés. Boutons, Rubans, Tissus, Doublures, Dentelles... Elle les retrouvait quotidiennement, généralement en début d'après-midi, et toujours avec le même plaisir. Elle confectionnait des vêtements pour les poupées de ma sœur et des petites filles du quartier. Les voisines lui amenaient des baigneurs borgnes et dénudés, elle leur rendait de jolis poupons rhabillés pour quatre saisons, et pour la nuit, et pour la randonnée, et pour la plage, et pour les explorations polaires ; chaque pièce de trousseau était une preuve unique de son savoir-faire. Elle cousait de fabuleuses robes de bal ou de mariée, à faire pleurer de jalousie Barbies-gros-nichons, elle redonnait l'éclat de leur jeunesse à toutes les poupées fatiguées. Petit, je restais des heures à l'observer manier ses aiguilles et son fer à repasser qui laissait une bonne odeur de linge propre dans la pièce. Elle me fredonnait des chansons dont elle ignorait les paroles, alors on en inventait. Ou bien nous jouions à « ni oui – ni non » et elle me laissait gagner. Dès que je sus lire, je demandais la permission de m'asseoir au pied de son ouvrage avec mes livres. Je voyageais en parcourant l'atlas qui sentait le linge propre et le parfum de ma mère. Cette odeur de frais, ce mélange subtil de livre neuf, d'encre sèche et de sent-bon, bien difficile à reproduire, est devenue ma madeleine de Proust. Et c'est elle qui m'avait rattrapé, quand, le premier Noël sans maman, j'étais passé devant la porte close du boudoir ; des narines me sont venus mes premiers sanglots d'orphelin.

Les prochains arriveront en laissant ma main glisser sur la table de ferme, sur les traces d'opinel en bout. Ou en renvoyant un courrier aux impôts. Motif de non-distribution : DCD. Ma pseudo-indifférence actuelle est sans doute à mettre sur le dos du « Tu ne réalises pas encore bien » avec lequel ma frangine tente de m'arracher des larmes depuis hier. La réalité, je la lui laisse. C'est elle qui a trouvé le corps. Tous les matins depuis le décès de maman, elle passe, après avoir déposé

Nico et Ludo à l'école, mettre à jour la comptabilité de l'entreprise de maçonnerie familiale. Tous les matins depuis le décès de maman, elle passe par la cuisine paternelle se servir un café avant de se rendre dans les bureaux attenants la maison. Lundi, une sensation anormale et une cafetière vide ont conduit ses pas de la cuisine jusqu'à la salle à manger, où papa gisait, coincé entre la table basse en verre – en verre pillé désormais – et l'armoire normande de l'arrière-grand-papi. Probablement depuis la veille au soir. On imagine qu'il a voulu déplacer l'armoire, oubliant que ses pieds avaient été remplacés trente ans plus tôt par des cales minimalistes. Heureusement que cette idée stupide est venue à mon père en septembre, ma sœur a l'épaule de son mari sur laquelle pleurer. Elle ne s'en prive plus. Elle est sous le choc de ce que ses yeux ont en mémoire. Sans doute notre père avait-il été assommé, par le meuble ou son contenu. Sans doute n'avait-il même pas eu conscience qu'il se vidait de son sang, éventré par de larges morceaux de table basse. Personne ne nous dira ce qui s'est vraiment passé. On suppose. On ne peut qu'espérer qu'il n'a pas souffert, et croire quand on nous dit qu'il n'en a pas eu le temps.

*Pas le temps.* Je me gronde maintenant de n'avoir pas pris davantage le temps de passer davantage de temps avec lui. Ma sœur à ses côtés quotidiennement m'a dédouané de ce que j'aurais vécu alors comme une obligation. Et la distance n'a pas aidé : J'ai été muté à 259 kilomètres de la maison natale, selon Thomas dit Tom-Tom, mon GPS, mon *ange-gardien* (C'est Alain qui a baptisé mon GPS Thomas et mon ordinateur s'appelle Eratosthène depuis). Ma sœur était là pour mon père, pour ses problèmes d'ordinateur comme pour ses déclarations d'impôt. Elle était là pour s'inquiéter des bronchites ou des engelures, et pour faire un saut de puce à la pharmacie. Elle était là pour partager le poulet dominical et les ragots sur le voisinage... Ne me restaient que les inévitables : coup de téléphone pour la fête des pères, carte pour l'anniversaire, visite pour Noël. Pas assez pour faire connaissance, encore moins pour amorcer de grands débats ou évoquer de vrais sujets. Ni ceux qui peinent, ni ceux qui fâchent. Si ça se trouve, d'adulte à adulte, on aurait eu une relation très sympa. A la réflexion, probablement pas. Une relation père-fils adulte satisfaisante prend forcément sa source, et sa force, dans une relation père-fils enfant agréable, *a minima*.

Et ce n'est pas le petit Pierre du troisième rang qui me dira le contraire. Il vient de se prendre la gifle du siècle. Il s'ennuie, c'est humain. Il a un sac de billes qu'il a gagné à l'école dans la poche de son manteau. Le sol du vaisseau central est particulièrement irrégulier, des creux, des bosses, des joints plus ou moins profonds, il faut avouer que c'est tentant. Il ne voulait prendre qu'une seule bille dans son sac, une seule. Il avait réussi, sans le sortir de sa poche, à ouvrir le sac, juste un petit peu. Il avait réussi à en sortir une bille, une seule. Une en terre même, pour faire encore moins de bruit. Il se fichait bien de la perdre ou bien de se la voir confisquée : ça ne vaut rien une bille en terre. C'est une bille de seconde zone. Alors c'est tout fier de ses réussites successives qu'il a tiré d'un coup sec sur la lanière pour refermer la poche de son manteau. Enfin, sur ce qu'il a cru être la lanière de la fermeture de la poche de son manteau. C'était le lien qui fermait le sac. Soixante-quatorze billes – dont huit en terre, dans ce contexte, elles comptent – et dix-huit callots rebondissant sur les pavés ont interrompu l'orateur et la sieste de l'auditoire. Chacun a retenu son souffle jusqu'à ce que toutes les grosses perles multicolores s'immobilisent. Après un court silence, le temps que le malaise s'installe tout à fait, le bruit de la claque sur la joue du turbulent a fendu l'air. Le vide au-dessus de nous s'est aussitôt rempli des cris de l'enfant coupable d'ennui.

Papa n'a jamais levé la main sur nous, pas à mon souvenir. Même si parfois ça le démangeait, c'est certain. Moi, il a souvent eu envie de me gifler, je le voyais à sa façon de serrer les dents. Je passais ma vie le nez dans mes bouquins, et, bien sûr, ado, je ne le relevais pas pour répondre quand on m'interrogeait, et ça, ça avait le don de l'agacer. Sur ce point il n'était pas soutenu par son épouse. Quand elle vendait aux voisines ses magnifiques tenues de poupée (que les mamies avaient finalement du mal à offrir à leurs petites-filles bulldozers) elle s'offrait parfois un chemisier, ou une nouvelle coupe de cheveux. Mais le plus souvent, elle m'achetait de beaux livres

de géographie, des atlas en relief ou des cartes en couleurs qui sentaient bon le neuf. Voilà bien une chose qui faisait froncer les sourcils de mon père. Premièrement, parce que selon lui chaque centime se devait d'être dépensé « utile » – que je devienne professeur de géographie n'a pas dû le faire beaucoup changer d'avis sur les livres... Deuxièmement, parce qu'il aurait préféré me voir jouer avec la belle bétonnière miniature de mon Noël 1982 ; à ma naissance, il avait planifié les grandes étapes de la succession de l'entreprise familiale. Il n'était vraiment pas fort pour voir l'avenir.

Dire qu'il a joué quarante-quatre ans au loto. Pour alimenter les gains des autres joueurs. Il jouait chaque semaine les mêmes numéros avec lesquels il n'a jamais gagné, ni franc ni euro, sans jamais se décourager. C'était un autre de ses rituels : Allumer le poste de télévision pour entendre le bruit des boules se mélanger avant de tomber, grossies, au bas de l'écran. Jusqu'à la dernière, une partie de lui espérait – l'autre partie s'inquiétant davantage de l'avenir à court terme : le menu du dîner. Il restait tendu, debout dans le salon, fébrile devant le poste, une main agrippée au dossier du fauteuil, l'autre à la télécommande. Et chaque fois c'était avec la même déception que son pouce droit éteignait le poste et que mon père venait rejoindre sa moitié autour de la table. Nous aussi nous retenions notre souffle pendant le tirage, c'est tout notre être qui souhaitait voir apparaître six numéros gagnants et le complémentaire, juste pour voir quelle tournure pourrait prendre le repas le cas échéant.

La cérémonie touche à sa fin. Il est temps d'aller saluer une dernière fois celui sans qui rien de tout cela n'aurait été possible. Il faut s'extirper en crabe du banc de bois puis prendre toutes ses précautions pour éviter la chute. Les billes se sont étonnamment dispersées. A nouveau, l'idée que quelqu'un danse le sirtaki façon verglas en quittant l'église me fait sourire, à nouveau, ma grande sœur est derrière, et, d'un coup de pied derrière le genou, me passe l'envie de rire. La musique est lugubre à souhait et un peu trop fort, on n'entend à peine les billes s'entrechoquer. Pierre ne dira pas au revoir au grand monsieur de la petite boîte, il est parti en chasse de ses quatre-vingt-douze billes, la main de son père pour épée de Damoclès.

La plupart des présents se contentent d'un signe de croix en direction du cercueil, sans même jeter un œil à l'intérieur, ils ont hâte de se retrouver dehors, à l'air libre, hâte de sentir les rayons d'un soleil de fin d'été et l'odeur des fuchsias, hâte d'entendre chanter des oiseaux, hâte de croiser des sourires, ils sont pressés de se sentir en vie. Je laisse passer les femmes et les enfants d'abord, et me retrouve donc bon dernier pour une dernière approche. Début juillet, j'étais passé en coup de vent, un dimanche, pour le poulet, j'étais sur la route de mes vacances, je ne l'ai pas vu depuis, je me demande s'il a beaucoup vieilli. En fait je suis surpris par le maquillage, ils ont même réussi à lui donner un semblant de sourire. Ça vaudrait bien une photo. Mais ça ne se fait pas. Quelqu'un a dû décréter que *ça ne se faisait pas* de prendre des photos d'un enterrement. Quelqu'un comme ma sœur sans nul doute. Il y a peut-être des absents qui seraient ravis de savoir comment ça s'est passé. Ses ouvriers seraient peut-être curieux de voir le visage reposé d'un homme qui a travaillé dur toute sa vie. Peut-être que Pierre voudrait un souvenir ? Un autre que celui de la marque des cinq doigts de son père sur sa joue droite. Pour cacher les ecchymoses sur le visage de mon père, ils n'ont pas lésiné sur le fond de teint, on dirait qu'il revient de vacances. Alors qu'il part pour la première fois. Ils ont rapproché les chairs des quelques entailles trop profondes, elles sont maintenues par de courtes bandelettes de Steri-strip qui lui donnent un air très actuel, comme s'il était en état de mort temporaire. On attend la cicatrisation.

Je ne m'attarde pas tellement plus qu'un autre. Le contraste entre la pénombre de l'église et la lumière du jeudi ensoleillé est une véritable torture pour les yeux. Comme les autres, sauf mes tantes que la voilette protège, je suis obligé de chausser mes lunettes de soleil avant de suivre le prêtre dans les travées du cimetière. On se croirait dans un film. Une histoire de mafia, avec Robert

de Niro et Joe Viterelli. Je suis presque surpris que les murmures qui s'élèvent n'aient pas l'accent sicilien. La procession avance. Quelques-uns trouvent qu'il fait trop chaud et regrettent de s'être habillés en noir. D'autres s'inquiètent de ce qu'ils vont faire après. Certains leur demandent s'ils ont fait bonne route. Tous taisent qu'il y avait bien mieux à faire de cette belle journée, une des dernières de l'année, l'été touche à sa fin. Je suis de tous les avis. Nous encerclons, à distance réglementaire, un trou béant, et guettons le moindre signe de maladresse chez ceux qui ont en charge de descendre son hôte vers sa dernière demeure. Il ne l'inaugure pas, ma mère réside là déjà. Les cordes glissent, il y a de la maîtrise dans le geste. La petite boîte s'est figée sur deux tasseaux au fond du trou. Mon père repose, je lâche la main de ma sœur, qui a définitivement renoncé à la discrétion. Ses petits cris couvrent un mot sur trois du prêtre, rendant son éloge funèbre parfaitement incompréhensible. Je ne m'y intéresse déjà plus, intrigué par une scène à quelques tombes de là.

Un homme jeune – il semble plus jeune que moi – pleure dans les bras d'une femme qui doit être sa mère. Il porte, avec beaucoup de dignité malgré tout, un superbe costume de saison, anthracite, au tomber parfait et à la légèreté palpable, même d'ici. Il sort un mouchoir gris clair parfaitement assorti à sa chemise pour essuyer pudiquement ses larmes. La façon dont il l'applique délicatement sous ses yeux gonflés, comme si son rimmel coulait, lui donne un petit côté Michel Serrault tout à fait touchant. Sûr que s'il portait du rimmel, celui-ci serait anthracite, et waterproof surtout. Je l'ai remarqué tout de suite alors même qu'il se fond dans le décor, les teintes ternes qu'il arbore faisant écho aux gris des marbres et des graviers poussiéreux. Et si, après tout, c'était le gris la vraie couleur du deuil : un voile, un brouillard, un sombre nuage, une pluie de poussière qui ternit tout, qui ôte les couleurs et les joies, qui rend les projets insipides, les fous-rires coupables et les fêtes de famille tristes et les anniversaires mort-nés. Ma main à couper que cet homme malheureux a les yeux gris. Il me rappelle l'acteur, dont le nom m'échappe, dans *Quatre mariages et un enterrement* justement, celui qui enterre son partenaire. Mon père et moi n'avions pas les mêmes raisons d'apprécier ce film. On l'a vu ensemble pour la première fois en 1995, et quand Gareth est mort, mon père s'est écrié « Bien fait ! », voulant ainsi lui signifier que « ça lui apprendra à être une tapette. » A côté, assis dans le canapé, je camouflais mes larmes à l'écoute du discours de Matthew ; je ne suis pas très bon cuisinier non plus.

Je retrouve chez ce type là-bas la tristesse contenue, l'émotion vraie, le deuil digne du personnage de John Hannah. John Hannah, ça m'est revenu ! Heureusement ! Je déteste chercher des heures le nom d'un acteur, le titre d'un livre ou une capitale, ça a le don de monopoliser toute ma concentration. L'autre jour, j'ai cherché pendant 157 kilomètres le nom de Bobby Mac Ferrin. « Don't worry ! » chantait-il dans ma tête. Même la demoiselle au guichet du péage n'a pas su me dire.

« Don't worry ! » lui chantai-je en redémarrant.

J'ai grillé un feu rouge tellement j'étais pressé de rentrer demander le nom de ce chanteur à Eratosthène, qui sait tout sur tout. Je ne l'ai pas fait volontairement, j'étais distrait, je cherchais dans quel tiroir de mon cerveau j'avais pu ranger cette information, mais ça, les flics n'ont pas voulu le prendre en considération. Bobby Mac Ferrin me doit 4 points et six cents euros. « Be happy. » Je regarde l'homme gris qui pleure dans les bras de sa mère, j'envie son chagrin sincère, sa légitimité à être là, à être malheureux. Et j'ai honte de porter des chaussettes rouge et verte sous mon pantalon noir, même s'il est assez long pour que je sois le seul à le savoir.

Parfois, je perds de vue la silhouette anthracite, qui disparaît derrière un groupe d'amis, ou de curieux. Ils sont plusieurs centaines. Les gerbes de fleurs recouvrent une demi-douzaine de tombes alentour. Tout le village est venu témoigner sa sympathie. Il se pourrait même que Séverine Tardivel soit dans cette foule. J'ignore à quelle heure était l'enterrement, forcément bien avant *le nôtre*, pourtant les embrassades, mots de compassion et autres assurances d'un soutien inconditionnel semblent ne jamais vouloir finir.

De notre côté, pas d'annonce dans le journal, pas de soutien inconditionnel. Ma sœur a sobrement prévu un panier de roses rouges, des roses Jacques Prévert, les préférées de maman. Elle en distribue une à chacun pour qu'il la jette, accompagnée de ses dernières pensées, sur le cercueil en contrebas. Je m'exécute machinalement, je ne pense à rien d'autre qu'à l'enterrement voisin. Il me prend une nécessaire envie d'aller vérifier que les chaussures de l'homme triste ne sont pas tout à fait noires. La rose jetée, je me place en retrait, puis m'éloigne un peu plus. Et mes pas nonchalants me rapprochent du groupe larmoyant. Je m'y mêle. Je ne reconnais personne. Je souris tristement, je hoche la tête d'un air entendu et compatissant. Il n'est plus qu'à quelques mètres de moi.

Le jeune homme – je vois maintenant qu'il est effectivement plus jeune – tend la joue pour les bises, prend les mains qu'on lui tend, s'abandonne dans les bras ouverts. Il connaît chaque visage, les dates de naissance et l'ordre des prénoms, il prend des nouvelles, distribue des « merci d'être venu » et souhaite de bons retours. Ses gestes sont appuyés, comme sur-joués. Il ne reconnaît pas la main que je lui tends à mon tour, mais dans ses yeux gris il y a, juste derrière la surprise, toute la compréhension et l'empathie du monde. Je vois tout de suite en lui ce qu'il lit vite en moi. Bien que gantée de cuir, sa main prend inévitablement conscience de la moiteur de la mienne. Je parviens à articuler quelque chose :

« Je suis désolé pour votre perte.

— Ma petite sœur, Emeline, elle allait avoir vingt ans... »

Toutes ces larmes, tous ces destins foudroyés par la perte d'un être cher, toutes ces envies avortées, toutes ces célébrations à venir gâchées, tous ces projets inachevés, tant d'espérances vaines, tant de douleur à cause d'un chauffeur devenu chauffard en l'espace de quelques Ricard. Il n'avait pas loin à aller, l'apéro avait lieu à proximité, la première maison du hameau du dessus. Il aurait pu y aller à pied – c'est ce qu'il faisait d'habitude car le hameau du dessus méritait son surnom : L'Embuscade. Ce soir-là, il avait profité de l'invitation des voisins pour apporter les bouteilles de gaz pour le méchoui. Tous les ans, le troisième samedi de septembre, les habitants des deux hameaux limitrophes se réunissent autour d'un gigantesque barbecue sur la place du lavoir. Ce rendez-vous doit dater d'une victoire gagnée ensemble contre le hameau plus à l'ouest, où, c'est bien connu, ne vivent que des cons. Au menu du méchoui : côtes d'agneau, saucisses et frites. Le gaz, c'est pour les frites. C'est lourd deux bouteilles de gaz, même sur 873 mètres. Au retour, il était plus léger, il aurait pu rentrer à pied, il aurait dû, mais il se croyait moins chargé. L'apéritif n'avait pas duré très longtemps, ils avaient vite fait le point sur les derniers préparatifs du repas annuel. Les Ricard étaient petits. Il en avait pris plusieurs, soit, mais c'étaient des petits. Personne ne l'avait trouvé trop saoul pour ramener la voiture, il était juste un peu plus euphorique qu'en arrivant, un peu distrait. Il croyait le carrefour un peu plus loin. D'autant que c'est très rare que quelqu'un vienne de la droite.

Emeline rentrait de l'IUT. Elle était restée un peu tard avec une comparse pour travailler sur un exposé à présenter le lendemain. Elle avait proposé à sa camarade de la ramener en voiture, la camarade avait accepté, pour gagner quelques minutes sur le bus. Emeline était un peu stressée, même si elle n'avait normalement pas de souci en mercatique fondamentale, l'exposé reste un exercice particulier, qu'elle n'appréciait guère. Elle n'était pas à l'aise avec l'idée de prendre la parole en public. De plus, elle n'était pas sûre d'avoir étudié assez profondément son sujet, elle avait peur qu'on leur reproche d'être restées superficielles. Elle en parlait encore dans la voiture, en rentrant de la bibliothèque, pourtant les dés étaient jetés. Emeline avait fait le détour nécessaire pour ramener sa copine chez elle, pas loin de son propre chez-elle, deux kilomètres à l'ouest, à peine. Elle connaissait la route pour rentrer, même si elle ne l'empruntait jamais dans les faits. Elle se rappelait d'un carrefour mal indiqué. La dernière chose qu'elle a vue, ce sont les deux phares qui se rapprochaient à grande vitesse de sa portière.

« *Le conducteur de la Mercedes était en état d'ébriété. La conductrice de la Clio est décédée sur le coup.* » Un fait divers. Comme il s'en lit dans la presse. Comme il s'en lit tellement trop souvent dans la presse. Ces faits divers qui constituent les petits articles sur lesquels on se rue et d'autant plus vite s'il y a une photo. Ces faits divertissants qui arrivent aux autres. Voyeur, curieux, inquiet, soulagé, on se félicite d'être du bon côté du journal, on se souvient que tout peut basculer en un instant, ça fait froid dans le dos. A propos de froid, on passe à la page météo et rapidement à autre chose. Sauf peut-être le conducteur de la Mercedes : le poids de sa croix l'empêche de tourner la page.

« C'est injuste.

— Oui. »

Je ne savais pas trop quoi répondre. Je pensais que c'était injuste alors j'ai dit « c'est injuste. » Et puis après, je n'ai plus rien dit. On ne sait jamais trop bien quoi dire. On a encore moins d'imagination quand on n'est pas concerné par la peine environnante. Il faut vraiment que la mort intervienne à l'issue d'une pénible et douloureuse agonie pour l'accepter un peu. Et encore ! C'est probablement le seul événement auquel on ne peut pas apporter la réponse magique, la réponse habituelle, passe-partout d'ordinaire. Toujours les mêmes mots en écho à l'annonce de toute mauvaise nouvelle : « Vois les bons côtés ! » En l'occurrence, il n'y en a pas, de bon côté, et même s'il y en avait, il serait incongru de les lister. Par conséquent, je ne dis toujours rien et laisse ma main et mon regard dans ceux de l'homme brisé. Dans le silence qui s'installe vraiment, je décèle l'impatience du reste de la file d'éplorés. Je sais que je dois lâcher la main du grand frère aux Kickers grises, le rendre à ses pleurs et laisser sa famille lui souhaiter du bon courage. Au lieu de cela, je l'attire plus près et l'invite :

« J'ai un service à vous demander. J'ai besoin de vous... Accompagnez-moi, s'il vous plaît. Avant qu'il ne soit trop tard. S'il vous plaît. »

Ma sœur et mon beau-frère avaient une excuse vite trouvée pour ne pas s'éterniser : Ils devaient récupérer les jumeaux à la sortie de l'école. Ils ont ainsi donné le feu vert. Les autres ont déguerpi dans la foulée, ils sont allés se changer, prendre une douche, tondre la pelouse une dernière fois avant la mauvaise saison ou se désaltérer à la terrasse d'un café ou encore se tripoter dans la voiture. Restent auprès de mon père deux cantonniers. Ils ont commencé à jeter quelques pelletées de terre sur le cercueil délaissé. C'est une consolation, mon père est enterré auprès de son épouse. Ces retrouvailles ont presque un côté romantique. Je suis content pour eux.

Je ne sais pas s'il y avait de l'amour entre eux ni s'il avait duré. Mais je sais qu'il n'y avait pas de querelles, et, à en croire mes petits camarades écorchés par les cris d'adultes s'obstinant à vivre ensemble pour le bien de leurs enfants, c'était un don précieux, une situation enviable pour le moins. Mes parents avaient leurs habitudes inébranlables, la maison tournait, bien huilée, les paroles étaient dites une fois pour toutes, les décisions étaient appliquées à la lettre, les objectifs étaient atteints, la grande horloge de feu grand-mamie à vingt heures indiquait le point culminant de cette routine. Combien de temps cette routine a-t-elle duré ? Ils se sont rencontrés un quatorze juillet, au bal. Normalement, le récit s'arrête là, laissant l'imagination dessiner un couple qui s'invite timidement à danser, puis, ne sachant plus se séparer, qui demeure sur la piste désertée par tous, sous quelques rares lampions allumés. L'esprit visualise deux victimes d'un même coup de foudre qui continuent de danser après le départ du disc-jockey. Si le récit se poursuit, il révèle qu'en réalité les roues de la voiture de maman ont rencontré le corps étendu sur la chaussée de papa, qui s'était imaginé mieux digérer la Guinness. Malgré les insultes alcoolisées prononcées entre deux régurgitations, la conductrice, sous le coup de la culpabilité, était allée voir le poivrot à l'hôpital. J'imagine qu'il avait prédit ne jamais revoir cette femme de toute sa vie. Et l'histoire s'arrête là car je ne sais rien de plus sur les quatre ans qui ont précédé la naissance de ma sœur. Sans doute s'étaient-ils déjà construit un train-train avec des habitudes de jeunes mariés. Puis ils en ont changé, ils en ont adopté d'autres une fois parents, ils se sont adaptés. Alors que moi, je n'ai eu

qu'à m'adapter à la structure en place ; mon arrivée les a à peine chamboulés. Quand on parle de l'enfant-roi, il faudrait quand même préciser qu'il s'agit de l'aîné, l'enfant numéro deux évolue plutôt dans la catégorie des princes, voire des valets. J'imagine mon père raconter à ma mère, avec tous les détails, permis par l'éternité, tout ce qui s'est passé dans nos vies depuis qu'elle est partie, et je me demande bien ce qu'il trouverait à répondre à ses questions sur moi. Ça me réconforte de croire à cet échange post-mortem. Nous avons bien fait de ne pas opter pour l'incinération, c'est trop expéditif comme retour à la poussière.

A notre approche, les cantonniers suspendent leurs pelles et reculent solennellement de deux pas. Ils profitent de la pause pour allumer un clope. Ils échangent leurs avis experts sur le début de championnat de ligue 1, sur les recrutements des grands clubs pour la saison, ils font le point sur les diffusions télévisuelles des matchs : Qui retransmet quoi ? Mais, en matière de football, ce qui les fait vraiment rêver, c'est la coupe de France. Elle paraît accessible. C'est si bon de délaissier les écharpes bleu marine, turquoise, bordeaux ou vertes le temps de jalouser un Carquefolien ou un Vannetais, ça rappelle le football, celui d'avant la télévision, d'avant les milliards, celui d'avant « Qui retransmet quoi ? »

Je prends encore un peu de temps. Je me positionne, bien franc, bien droit, bien solide sur mes appuis. Je prends une longue inspiration et m'éclaircis la voix. Je m'adresse au trou, au cercueil, à la terre et aux quelques boutons de roses rouges qui dépassent :

« Papa, je voudrais te présenter...

— Yann. »

Yann est resté en retrait, un mètre derrière moi, pourtant son prénom a fait vibrer tout mon air. Yann. Jean. John. Matthew.

Je me lance : « Papa je te présente Yann je le trouve particulièrement attirant c'est une personne comme lui dont je voudrais tomber amoureux que je voudrais rendre heureuse avec qui je pourrais partager ma vie. »

Je l'ai dit. Je pense m'être fait comprendre. Je n'attends pas de réponse. Je l'ai dit d'une seule traite, c'est sorti comme ça. Je transpire. Je reprends mon souffle. Je ne suis même pas sûr que Yann soit encore derrière moi. Des sueurs froides me dégoulinent le long de la colonne vertébrale. Le temps s'est arrêté. Je n'avais rien planifié jusque là, alors encore moins la suite. Je dois sembler me recueillir, avoir l'air de terminer silencieusement mon monologue. Je prie vraiment. Je prie pour que quelque chose se passe et pour que ce quelque chose soit le moins humiliant possible.

Enfin du cuir sur mon épaule. Et la chaleur qui s'en dégage me confirme que j'ai bien fait. Même si j'attends les prochains mots pour être convaincu et soulagé, je me sens léger depuis cet aveu. Ils arrivent. Je les sens se rapprocher de ma nuque. La main gantée de gris serre un peu plus mon épaule, mon estomac se serre aussi un peu plus, ainsi que mon cœur dans ma poitrine, mes jambes me portent à peine...

« J'aurais fait pareil. »

Ainsi le début d'une autre histoire.

## *Moments d'exception*

Ma nouvelle copine Caroline est enceinte.

Je l'appelle « ma nouvelle copine Caroline » pour la distinguer de ma copine Caro, la Caro de toujours. Pas exactement de toujours car notre amitié ne trouve pas son origine dès la crèche ou l'école maternelle, je crois bien que je ne connais plus personne de cette époque-là, mais il y a tant d'années que Caroline est ma confidente, ma partenaire, mon antidépresseur, mon garde-fou, mon fou-rire, qu'elle est de toutes mes joies, de toutes mes peines, de tous mes souvenirs, que j'ai l'impression de l'avoir toujours connue.

Je me rappelle très précisément quand notre amitié a débuté en réalité : C'était la rentrée universitaire, nous étions nombreux dans l'amphithéâtre, nombreux à être là pour la première fois. L'enseignant en droit civil s'est présenté, et brisant le silence respectueux qui accueillait respectueusement ses titres et qualités, Caro et moi avons pouffé de rire toutes les deux en même temps, depuis, on ne s'est plus quittées. Pourtant, professeur Karamazov, ça n'avait rien de drôle à l'époque. Ni l'une ni l'autre n'a su quelle mouche l'avait piquée. La même, en tout état de cause. Depuis Karamazov est devenu célèbre (« aucun lien : je suis fils unique ») et toujours prétexte à rire.

Sitôt confirmé le bon feeling entre nous, nous avons troqué les chambres universitaires que nos parents avaient eu tant de mal à nous obtenir contre un appartement spécialement conçu pour la colocation : On entrait dans un salon pour découvrir à gauche une kitchenette éclairée par un velux et à droite trois immenses portes de placard. Deux en réalité : celle du milieu, c'étaient les toilettes, prises en sandwich entre deux grands placards donc. Un pour chaque chambre. Les chambres étaient petites et équipées chacune d'une mini salle de bains. On trouvait, comme dans la cuisine, des velux au-dessus des lavabos, mais la façade nord, elle, était plongée dans l'obscurité, sa seule fenêtre s'étant laissé enfermer dans les toilettes. Un appartement parfait pour la colocation, chacune ayant à choisir entre deux territoires identiques, à gauche ou à droite du salon. Il avait aussi quelques défauts ce logement, qu'on se remémore maintenant avec le sourire, mais qui nous ont quand même bien pourri la vie sur le moment ! D'abord, pour profiter d'un peu de lumière naturelle, il fallait donc laisser ouvertes toutes les portes. L'emplacement des toilettes était un autre détail embarrassant, parfois hilarant, selon nos invités, l'isolation phonique de la porte laissant à désirer. Sans compter qu'il y faisait chaud l'été dans cet appartement ! Une vraie fournaise ! Je me souviens aussi de l'ascenseur. Un ouvrage d'art. Il fallait tirer une immense porte d'acier et de verre puis la retenir avec le pied le temps de parvenir à écarter le rideau de fer à l'intérieur. Il ne fallait pas se rater : bien faire coulisser parallèlement le panneau de fer forgé dans le rail capricieux. Il suffisait de partir de travers pour qu'une partie de l'ouverture reste bloquée des semaines, jusqu'au coup de pied rageur d'un plus pressé que les autres. On entrait donc souvent de profil dans cette cage et non sans une certaine appréhension. Le fait d'avoir laissé les câbles apparents à travers un grillage de sécurité ne prouvait aucunement leur solidité. Bien que l'écriteau presque effacé annonçât supporter un poids de 150 kg, il fallait être très intimes pour entrer à plusieurs dans l'espace réduit, de profil, qui-plus-est. Nous habitons au sixième et nous empruntons l'escalier dès que nous étions plus de un ou encombrées de quelque sac,

valise ou carton. Je dois mes mollets fuselés à des marches recouvertes de mosaïque hideuse et surchargée.

Toujours est-il que c'est là, au 11, rue du Onze-Novembre (une adresse qu'on n'oublie pas) que nous sommes devenues de grandes filles autonomes. Aux cuisses ciselées et mollets élancés. Ensemble. C'est là que Caro et moi avons fait nos sottises, pleuré nos larmes, fait nos promesses, crié nos joies de grandes filles autonomes. Chacune avait sa part de liberté et ce ne fut pas si terrible de voir la vie nous séparer un peu après cinq années de cohabitation. Nous avons quitté en même temps et l'appartement et la ville de nos études en direction de nos vies respectives. Cela ne nous a pas empêchées de tenir nos promesses d'adolescentes et nous sommes toujours restées très proches, malgré le mari, le boulot, les déménagements, les enfants... Au contraire, on a toujours tout partagé, à en exploser un forfait de mobile ! Depuis, il y a la téléphonie illimitée, et plus d'excuse pour raccrocher. Bref, ça c'est ma super copine Caro.

Celle qui est enceinte, c'est *ma nouvelle copine Caro*. Notre rapprochement est beaucoup plus récent. Elle est arrivée en milieu d'année dernière dans la région, et au sein de la chorale simultanément. Elle était toute jeune, toute timide, elle arrivait dans la Hague et croyait les gens aussi abrupts que les paysages et aussi changeants que le temps. Sa passion depuis qu'elle est gamine, c'est de chanter, alors avant même de connaître le jour de fermeture de l'épicerie ou de s'assurer de la proximité d'une école, elle s'était inquiétée de la présence d'une chorale dans le village ou à proximité. Elle se fichait que ce soit celle d'une association ou bien celle de la paroisse, tant qu'au moins une heure par semaine elle puisse se vider la tête en chantant à pleins poumons. Des poumons qu'elle avait l'intention de se refaire à neuf au gré des Treize-Vents.

Cela fait donc un peu plus d'un an que, deux fois par semaine, ma nouvelle copine Caroline descend avec une joie hors norme la vallée, zigzaguant vers la mer, longeant landes et genêts, à la vitesse d'un escargot, pour faire durer. Elle salue les chevaux presque en liberté et les vaches alpinistes. Elle ne se lasse pas du spectacle, toujours différent, que lui offre la Manche : un jour elle est d'huile et peine à gagner le rivage, le lendemain le raz Blanchard la rend furieuse, et elle vient déverser sa colère et sa rage blanche sur les galets soumis. Quelques falaises se dressent bien un peu, au bout du bout du monde, pour lui tenir tête, pour casser les vents, elles tiennent bon. S'y cramponnent moutons et chèvres comme depuis toujours. Quand le brouillard s'estompe, Caroline voit l'eau bleue, mais elle est en fait verte, ou bien grise, selon les nuages, la lumière, la marée, selon qu'il pleuve ou vente. Chaque fois qu'elle arrive au pied de notre petit local de répétition, Caroline se félicite d'avoir évité l'accident, d'être parvenue à quitter des yeux un coucher de soleil derrière les îles anglo-normandes ou un cheval galopant sur la plage, pas longtemps, juste le temps de se concentrer sur un virage ou d'éviter un rocher – de ceux si près de la route qu'on croirait qu'ils veulent traverser.

Comme j'aime la nouveauté et que je ne suis pas farouche, je suis allée trouver la nouvelle recrue à l'issue de son premier cours avec nous. Il faut avouer que les présentations avaient été bâclées en début de séance : la prof lui avait fait faire une ou deux gammes, l'avait ensuite placée entre Martine et Bernadette en leur disant : « Faites une place à Caroline. » Comme je suis placée derrière Bernadette, j'ai entendu.

Comme mes ancêtres de tous temps, je me suis approchée en tendant la main, afin de signifier mes intentions amicales : « Caroline ? C'est ça ? » Elle remettait son manteau,

s'arrêta pour me serrer la main : la conversation était engagée. Ce jour-là, nous fûmes les dernières à quitter le parking. La bise échangée avant que chacune regagne sa voiture symbolisait l'évolution rapide de nos relations. Je suis rentrée ce soir-là en disant à Alain que, décidément, il faudrait davantage de Caroline en ce bas monde.

Les premiers temps, nous étions excitées de nous retrouver à la chorale, mais frustrées car nous échangeons peu en réalité pendant le cours, si ce n'est quelques coups d'œil complices. Alors nous avons fini par convenir d'autres raisons de se voir dans la semaine. J'ai du temps libre ; j'ai cédé ma place à plus jeune que moi sur le marché du travail. Caroline n'ayant pas encore trouvé la sienne (en raison d'un manque d'expérience qu'elle comblerait volontiers si l'opportunité lui était donnée), nous avons toutes deux le temps de faire amie-amie.

Ce que nous avons fait. Elle est vite tombée amoureuse de la région, et pour moi qui y suis née, c'est une fierté d'y être pour quelque chose. Je la promène, je lui ouvre les yeux sur les merveilles alentour. Elle découvre les maisons et les murs de pierres, les arbres couchés par le vent, les plages de galets à Omonville, de sable à Siouville. Je la suis quand elle visite les églises et les pigeonniers restaurés le nez en l'air. Nous allons à gravage comme au temps des vingt-huit douaniers, elle ramasse du bois salé et des galets violets. Elle apprend les dictons qui expliquent la météo et les règles du jeu de choule à la crosse. Elle me redonne le goût de m'intéresser à ces choses qui m'entourent depuis tellement d'années que j'ai cessé de les voir. Elle force ma mémoire à retrouver les réponses à toutes ses questions. Elle me rend créative, me laissant toute latitude pour organiser nos sorties.

Du jardin botanique de Vauville et sa végétation australe au manoir du Tourp et ses expositions en plein air, en passant par la maison de Millet, les jardins de Prévert, l'église de Biville et le manoir du Dur-Ecu, je me plais à surprendre ma nouvelle amie. Je photographie avec elle des paysages toujours changeants et pourtant si préservés du changement. Je redécouvre ma région, ses richesses et ses beautés à la manière d'une touriste éclairée. C'est souvent les monuments près de chez soi qu'on n'a jamais visités. Par exemple, je n'ai jamais vu la tapisserie de Bayeux (j'étais malade le jour où ils y sont allés avec l'école). C'est quand même pas si loin, Bayeux ! A quoi bon passer une semaine chaque année au club Med de Marrakech si c'est pour ne jamais avoir vu la tapisserie de Bayeux ? Alors j'écarquille mes yeux et je montre à ma nouvelle copine ce qu'il y a de beau à voir. C'est devenu mon occupation favorite ! Non qu'avant je m'ennuyais, mais les journées étaient un peu toujours les mêmes, calquées sur les horaires d'Alain, maintenant que moi, je n'en ai plus et qu'il y a belle lurette que ce ne sont plus les enfants qui décident de l'emploi du temps : Fanny vit en Nouvelle-Zélande, la dernière fois qu'on l'a vue, c'était à son mariage, il y a deux ans, plus de deux ans même, presque deux ans et demi, ça file ! Lucie habite à moins de 30 kilomètres, mais ce n'est pas pour ça qu'on la voit davantage. Quant à Thomas, il vit toujours à la maison, enfin, c'est ce que je dis aux impôts. Désormais, c'est quand il prévoit de dîner à la maison qu'il nous prévient.

Les semaines s'égrènent, rarement victimes d'impondérables, ponctuées de quelques sorties salvatrices. Le lundi soir, je vais à la chorale, le mardi, j'appelle Caro, son mari finit sa carrière en région parisienne et je m'occupe du linge, le mercredi, je fais de l'aquagym en soirée, mais il n'y a que des vieux. Le jeudi, je fais les courses (c'est le jour où ils doublent les points fidélité chez Super U). Le vendredi, j'ai une jeune voisine qui passe m'enseigner les rudiments de l'informatique, que je puisse au moins ouvrir les photos qu'envoie Fanny par mail. Et le samedi, c'est le marché le matin et la chorale l'après-midi. Voilà. Ça fait plein de temps libre. C'est là qu'intervient ma nouvelle copine Caroline.

Et patatras.

Voilà qu'elle arrive ce lundi, sautillant comme dans une cour d'école, la banane jusqu'aux oreilles, l'air radieux comme après des vacances au soleil. A croire qu'une pierre pouquelée s'était jetée sur sa voiture et qu'elle en était sortie indemne. Ou qu'elle avait décroché le CDI de ses rêves. Ou qu'elle avait gagné aux courses la veille. Je cherchais en la regardant s'approcher la cause de tant de réjouissance. Quand j'ai croisé son regard, je l'ai reconnu tout de suite, j'y ai vu instantanément deux petits traits bleus, elle exultait.

Le plus dur a été de paraître contente pour elle. Contente pour elle, je le suis bien sûr. S'ils en avaient envie, qu'ils donnent vie, c'est très bien pour eux, j'en suis ravie. Je ne vois pas bien l'intérêt, mais bon... Elle ne réalise pas bien, je crois, tout ce qu'on ne va plus pouvoir faire ensemble. Combien de temps mettra-t-elle à monter les 365 marches du phare de Gatteville en pesant dix kilos de plus ? A cause de ses pieds enflés, elle ne voudra plus faire la balade sur la digue de Querqueville, celle qu'on croit toujours moins longue qu'elle n'est, surtout au retour, la digue qu'on croit accolée au Fort de Chavagnac quand on roule sur la Saline. Elle se désintéressera de ma collection de poèmes d'Albert Lohier dit Côtis-Capel, distraite par les articles sur l'accouchement ou l'allaitement d'Anne Ulpat dans Famili. Elle troquera sans scrupule un Le Viquet contre un Parents magazine. Et après, après la naissance, ce sera pire ! Notre champ d'action va se restreindre encore et bon nombre de nos occupations favorites vont disparaître. Comme braver les vents sur les falaises de Jobourg. Avec un tout petit ? Risque d'otite. Et les expositions, les musées... s'il pleure ? Il faudra respecter les heures de sieste pour planifier nos sorties. Elle annulera nos virées shopping dans les rues piétonnes de Cherbourg pour un rendez-vous chez le pédiatre. Elle sera obligée de raccrocher parce que c'est l'heure de la tétée, de reporter un dîner faute de baby-sitter...

Pourvu qu'elle ne me demande pas à moi d'être baby-sitter. Ne nous méprenons pas, j'adore les enfants. La preuve, j'en ai fait trois. Tout le monde adore les enfants. Moi aussi. Surtout les miens. Surtout parce qu'ils sont grands. Ce ne sont plus des enfants, ça aide... Sérieusement, j'adore les mômes. Ils sont trognons dans leurs habits miniatures, ils sont touchants dans leur apprentissage, ils sont émouvants quand ils deviennent câlins, ils sont drôles dans leurs imitations et leur langage. Je me souviens même que j'adorais pouponner ; on me rendait enfin les poupées devenues prohibées dix ans plus tôt pour cause de ridicule, et Fanny était tellement plus réaliste qu'un baigneur ! Je crois que j'ai aimé être maman, pas tous les mercredis, probablement, mais en général... Je ne me suis jamais vraiment posé la question, en tout cas, à l'époque, je ne me la suis pas posée. Alain et moi avons flirté, nous nous sommes mariés, nous avons trouvé un travail et une maison, les enfants sont arrivés comme une suite logique, qu'il y avait-il à faire d'autre ? Que restait-il à vouloir ?

Plein de choses, justement ! Qu'ignore ma nouvelle copine Caroline.

Cette grossesse a d'autres significations. Elle dit l'amour dans son couple. Elle signifie qu'elle a une vie sexuelle. Je n'en doutais pas, mais je ne voulais pas particulièrement le savoir. Ainsi, le message est clair, porter le ventre rond, c'est aussi se vanter : « Sexuellement, tout va bien pour moi, merci ! » Je dois être la seule femme à posséder et utiliser un vibromasseur pour me masser la nuque. A vrai dire, ça n'a pas toujours été aussi calme avec Alain, nos débuts étaient même plutôt chauds, Caroline pourrait le confirmer. On s'est rencontrés nus et c'est longtemps resté notre tenue préférée. J'avais accepté, pour dépanner Dominique, un copain aux beaux-arts, de poser pour quelques photos. Il avait un book à proposer à je-ne-sais quel magazine allemand et le modèle qu'il avait choisi l'avait lâché aussi subitement qu'elle s'était fracturé le tibia. Dominique était venu me trouver, désespéré, pour